

# #1

MARSDECETTEANNEE-PARUTIONALEATOIRE

GRATUIT



# LES SINNERS

Raoul Vaneigem - Friedrich Nietzsche - Georges Palante  
Le Marquis de Sade - Brecht - Bob Black - Antonin Artaud  
Héraclite - Tristan Tzara - Isidore Ducasse - Henry Thoreau  
William Blake - Max Stirner - Aloysius Bertrand - Diogène  
Georges Bataille - Ravachol - Kropotkine - Louis Scutenaire  
Guy-Ernest Debord - Jean RichePin - Willian S. Burroughs  
La Bande à Bonnot - Mark Twain - Boris Vian - Hakim Bey  
Fontenelle - Francis Picabia - Philip K. Dick - Daniel Defoe

**L**e Singe est un fanzine gratuit. Il ne peut être vendu. Il n'est pas là pour ça. Le Singe crache le mot et ne souhaite pas reconnaissance.

La volonté est simple. Subversif se doit d'être l'esprit critique, ne pas seulement constater. Il convient de partager la connaissance et de donner à la raison, une nourriture convenable. Il n'est pas utile de paraphraser un écrivain ou un philosophe. Il est plus utile de le présenter et de le citer.

Le désir de vivre demande un engagement total de l'être. Il se préoccupe peu de rentabilité ou d'avoir une quelconque valeur religieuse, économique. Le commerce n'est pas une finalité pour l'humain et Dieu, cela n'existe pas.

**Q**ue chaque enfant naisse dans un monde qui le reçoive avec bonheur et non dans la fatalité, comme un être unique et non comme le produit d'une maternité prolifique, pour le plaisir d'une autonomie heureusement acquise non pour végéter dans la dépendance familiale, en tant qu'être humain non tel un chiffre dans les estimations religieuses, budgétaires ou démographiques. Voilà notre seule garantie contre la destruction globale du vivant que préméditent les stratégies de la surpopulation, de la surconsommation, de la surrentabilité.

*Raoul Vaneigem, Nous qui désirons sans fin*

Je ne vis pas pour mon travail car je ne suis pas ce travail. Il n'est pas moi. Le lien entre nous deux est artificiel et ne relève pas de mon désir d'être. Ce désir ne relève que de moi et ne trouve de finalité qu'en moi. Je suis l'outil de mon désir.

Je ne suis pas la nation, ni la patrie. Je ne suis pas mon compte en banque, ni mon ordinateur. Je suis un corps et un esprit. Je ne suis pas à l'image de Dieu mais à celle du Singe.

**EDITO**



I WONDER WHAT IT WOULD BE LIKE  
TO LIVE THE LIFE I REALLY WANT?

**C'est sur le bien et le mal que l'on a jusqu'à présent le plus pauvrement réfléchi : ce fut là toujours une chose trop dangereuse. La conscience, le bon renom, l'enfer, parfois même la police ne permettaient et ne permettent pas d'impartialité; c'est qu'en présence de la morale, comme en regard de toute autorité, il n'est pas permis de réfléchir et, encore moins, de parler : là il faut - obéir!**

**Depuis que le monde existe, aucune autorité n'a encore voulu se laisser prendre pour objet de la critique; et aller jusqu'à critiquer la morale, la morale en tant que problème, tenir la morale pour problématique : comment ? cela n'a-t-il pas été - cela n'est-il pas - immoral ?**

**F. Nietzsche,  
Aurore**

**J'écris pour des raisons qui poussent les autres à dévaliser un bureau de poste, abattre le gendarme ou son maître, détruire un ordre social. Parce que me gêne quelque chose : un dégoût ou un désir.**

**L. Scutenaire**

L'antinomie politique  
La politique touche de près à l'économie. Elle ne s'y réduit pourtant pas absolument comme le voudrait la psychologie trop simpliste des marxistes. Elle comporte d'autres facteurs que ceux qui ont trait à la richesse. Elle suppose un esprit de domination spirituelle, une idéologie spéciale, distincte de l'organisation économique qui la conditionne pourtant en partie ; tout un ensemble d'idées et de sentiments qui ne ressortissent pas à des considérations purement économiques.

Tout effort de domination spirituelle est dirigé contre la liberté des individus, contre la diversité des pensées et des sentiments. C'est pourquoi la politique est par excellence le domaine du conformisme, des contraintes collectives, des mensonges de groupe, de la duperie mutuelle entre associés, bref de tous les procédés d'illusionnisme social qui sont de rigueur dans une société organisée. La tâche essentiel de la politique est de créer artificiellement des courants d'opinion, à l'aide de groupements : partis, comités, ligues, etc., où l'on pratique le compelle intrare et le compelle remanere et où l'individu indépendant ne peut guère faire entendre sa voix au milieu du bruit tumultueux et confus des voix anonymes.

Que l'on considère les idéologies abstraites élaborées par les théoriciens de la politique ou

les formes politiques dans lesquelles s'incarne la volonté générale (Etat, gouvernement) ou encore les forces politiques qui se disputent le pouvoir (c'est-à-dire les partis, comités, etc.), on trouvera que le désir de conformisme civique est au fond de tout entreprise politique.

Les idéologies démocratiques : souveraineté du peuple, volonté générale, solidarisme, etc., sont par essence et par définition, unitaires et autoritaires. Elles reposent sur une fiction commode pour les gouvernants tout en flattant la paresse d'esprit des gouvernés. De même qu'en économie, l'intérêt général est une fiction, puisque tous les hommes ont en réalité des intérêts toujours différents et divergents sur certains points, de même en politique, la volonté générale n'est pas autre chose qu'une entité verbale. - La prétendue volonté générale est au fond celle de l'oligarchie dirigeante ; tous les jeux de la politique n'aboutissant jamais qu'à changer d'oligarchies. L'homme qui a une volonté à lui ne se reconnaît jamais dans la prétendue volonté générale. Et peu lui importe au fond que le groupe qui l'opprime soit une foule ou une oligarchie. Foule et oligarchie en effet se ressemblent en un point : leur commune haine de toute personnalité indépendante, de toute volonté dissidente.

Georges Palante





# Frère, il faut vivre

À Maurice Bouchor

Oui, je pleurais hier et j'en voulais mourir.  
Frère, étais-je assez bête ! Ah ! J'aime mieux être ivre !  
Et tout de suite ! mieux vaut tenir que courir.  
Verse-moi du vin, beaucoup. Frère, il faut vivre !

Verse ! J'ai le gosier meurtri par les sanglots,  
J'ai la lurette sèche et j'ai la langue rêche.  
Verse ! verse du vin ! Encore ! Et que ses flots  
Au ruisseau de mon cou chantent leur chanson fraîche !

Et fais-nous apporter des viandes, du jambon  
Rose comme une joue en fleur de miss anglaise,  
Et du roastbeef saignant. Frère, le sang est bon.  
Et déboutonnons nos gilets tout à notre aise !

Le saucisson non plus, frère n'est pas mauvais.  
C'est l'éperon à boire. Ohé ! qu'on nous l'amène !  
Nous lutterons avec la ripaille, et je vais  
Enterrer son armée au creux de ma bedaine.

Frère, veux-tu dormir sur ce bon matelas ?  
Jusqu'à l'heure où le ciel est bleu comme du souffre  
Qui flambe, nous ferons un long somme, étant las.  
Nous ne rêveront point, car en rêvant on souffre.

Et demain, au réveil, nous serons frais et gais,  
Nous aurons ce bon teint fleuri que l'on révère.  
Nous chanterons ; et quand nous serons fatigués,  
Nous recommencerons à vider notre verre.

Et nous irons ainsi demain, après-demain,  
Toujours. Si quelqu'un dit que l'on se déshonore  
A ce jeu, nous ferons, en nous tenant la main,  
Au nez de sa vertu ronfler un rot sonore.

L'honneur, c'est de bien vivre et d'être très heureux.  
Ventre libre, pieds chauds, cœur vide et tête froide.  
Au diable les prêcheurs rigides ! Bren pour eux !  
C'est l'affaire d'un mort de se montrer si roide.

Nous, nous sommes vivants, et très vivants, morbleu !  
Nous trouvons le vin bon et les femmes bien faites,  
Et nous ne voulons pas mettre un crêpe au ciel bleu,  
Ni penser qu'il y a des lendemains aux fêtes.

Quels lendemains, d'ailleurs ? La mort n'en est pas un.  
Ce n'est pas un coucher qui promette une aurore ;  
C'est le retour d'un peu de rien au tout commun ;  
Sous un aspect nouveau c'est de la vie encore.

Mais voilà ! Quelle vie ? Est-ce ma vie à moi ?  
Non. Quand je serais mort j'aurais fini ma vie.  
Tu ris ? Tu me crois soûl, n'est-ce pas ! Et pourquoi ?  
Ma phrase à La Palice aurait pu faire envie,

Soit ! Mais ce La Palice était un incompris.  
On a dit un grand mot en disant qu'un quart d'heure  
Avant sa mort . . . Tu sais le reste ; il a son prix,  
Et dit qu'il fait bon vivre avant que l'on ne meure.

Donc, frère, encore un coup, mangeons, buvons, baisons,  
Vivons, pleins d'une faim de vivre inassouvie !  
Et quand la mort clôra nos mâchoires, faisons  
Du hoquet de la mort un salut à la vie !

Jean Richepin, La chanson des gueux

